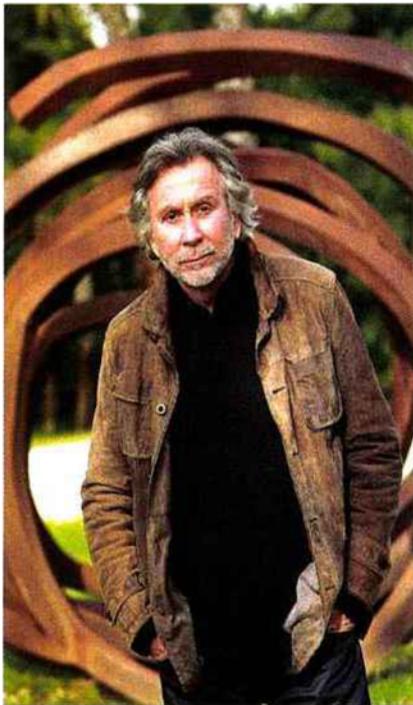


PAR SYLVAIN ALLIOD ALLIOD@GAZETTE-DROUOT.COM

# ÉVÉNEMENT

**Collection Venet.** Pour pérenniser son œuvre et sa collection d'art contemporain, constituée depuis les années 1960, Bernar Venet vient de créer une fondation, accessible au public sur réservation.



Bernar Venet devant  
une *Ligne indéterminée*.

© FRANÇOIS BAILLE, NICE

Écouter Bernar Venet parler de sa collection, c'est entrer dans l'un des pans les plus radicaux de l'histoire de l'art du XX<sup>e</sup> siècle, celui de la scène new-yorkaise des années 1960-1970. On y croise artistes, marchands et collectionneurs sur fond d'échanges amicaux, à une époque où des œuvres qui valent aujourd'hui des millions peinaient à se vendre pour quelques poignées de dollars... Doté d'une mémoire infailible, Bernar Venet déroule un récit profondément humain, riche en anecdotes, et qui fait sens au regard de l'histoire de l'art... Car notre plasticien apparaît comme un formidable passeur, ayant établi un pont entre les États-Unis et la France, et comme un véritable propagateur de l'art conceptuel et minimal dans notre pays. Une certaine Catherine Millet a connu ces mouvances grâce à lui, rencontré dans l'atelier de César : « Je l'ai envoyée voir l'exposition "Conception Konzeption", organisée à Leverkusen en 1969, en lui disant qu'elle serait la première critique en France à écrire sur l'art conceptuel. Elle l'a fait pour les *Lettres françaises*, et a ensuite continué dans *Artpress*. » C'est toujours lui qui présente Donald Judd à Daniel Templon, le galeriste organisant dès 1972 une exposition de l'artiste américain à Paris. À Philippe Durand-Ruel, qui n'avait vu que des « boîtes sur les murs » au moment du vernissage, il explique durant une demi-heure leur portée artistique, avec à la clé l'achat immédiat par le descendant du marchand des impressionnistes

d'une série de grands « Stacks », aujourd'hui les plus recherchés. Ce rôle de passeur, Bernar Venet le poursuit aujourd'hui avec la création d'une fondation dans sa propriété du Muy, dans le Var, destinée à pérenniser autant son œuvre que sa collection. « Je me suis dit un jour que plutôt que mes enfants vendent ce lieu pour payer les droits de succession, il me paraissait plus intelligent de tout garder dans une fondation. » Cet été, pour célébrer la création de l'institution et le 25<sup>e</sup> anniversaire de son installation au domaine du Muy, le maître des lieux présente à destination du public – uniquement sur rendez-vous – une sélection de pièces emblématiques de sa collection et une sculpture inédite de son cru, un monumental *Effondrement d'Arcs* de cent cinquante tonnes d'acier. Le versant conceptuel et minimal aligne des pièces maîtresses de Donald Judd, Sol LeWitt, Robert Morris, Carl Andre, Lawrence Weiner, liste non exhaustive... « Nous avons eu la chance d'acquiescer cinq œuvres de Dan Flavin, car nous les avons achetées très tôt. » Et la collectionniste est une passion familiale, son épouse Diane et l'un de ses deux fils étant aussi des amateurs chevronnés.

## ARMAN, DESTINATION L'AMÉRIQUE

En 1963, après son service militaire, Venet s'installe à Nice et fait la connaissance de Ben et d'Arman. Ce dernier lui présentera les nouveaux réalistes résidant à Paris, César notamment.



Frank Stella, *Djoget*, 2007,  
tubes d'acier inoxydable,  
nylon RTP et peinture au pistolet.  
223,5 x 284,5 x 112 cm.

© PHOTO : SERGE DEMAILLY, LA CADIÈRE-D'AZUR



Vue de la nouvelle galerie  
avec *Diagonal 74.3*, de Bernar Venet,  
2006, acier peint, h. 15 mètres.

© PHOTO JÉRÔME CAVALIÈRE - MARSEILLE

## À LIRE

*Bernar Venet - Venet Foundation*,  
21 x 26 cm. 224 pp., 130 illustr.  
en couleurs, éditions Bernard Chauveau,  
2014. Prix : 39 €.

*Vivre l'art. Collection Venet*,  
Jean-Marc Avrilla, Bernard Marcadé,  
22 x 28 cm. 150 illustr., 152 pp.,  
éditions Somogy, 2009. Prix : 29 €.

Si son travail reste d'essence abstraite, il est frappé par la radicalité de leur démarche : « J'ai compris dès l'adolescence que dans les livres d'histoire de l'art, il n'y avait que des artistes ayant eu des gestes radicaux, qui ont changé le cours des choses. Dans ma collection, je n'ai voulu que des artistes faisant sens par rapport à l'histoire de l'art. Flavin est un exemple idéal. Tout est radical chez lui. » Cette vision s'accompagne d'un rejet des œuvres figuratives, qui participe à la cohésion de la collection : « Un jour, à la Foire de Bâle, Hans Mayer avait sur son stand un grand Warhol, un *Campbell Soup* de la deuxième série. Le marchand m'a proposé de l'échanger contre deux de mes sculptures. Je l'ai gardé un certain temps et à la première occasion, je l'ai échangé contre un Ellsworth Kelly en acier noir et un Tony Smith. Warhol est un des plus grands artistes, mais il ne trouvait pas sa place dans le cadre de ma collection. »

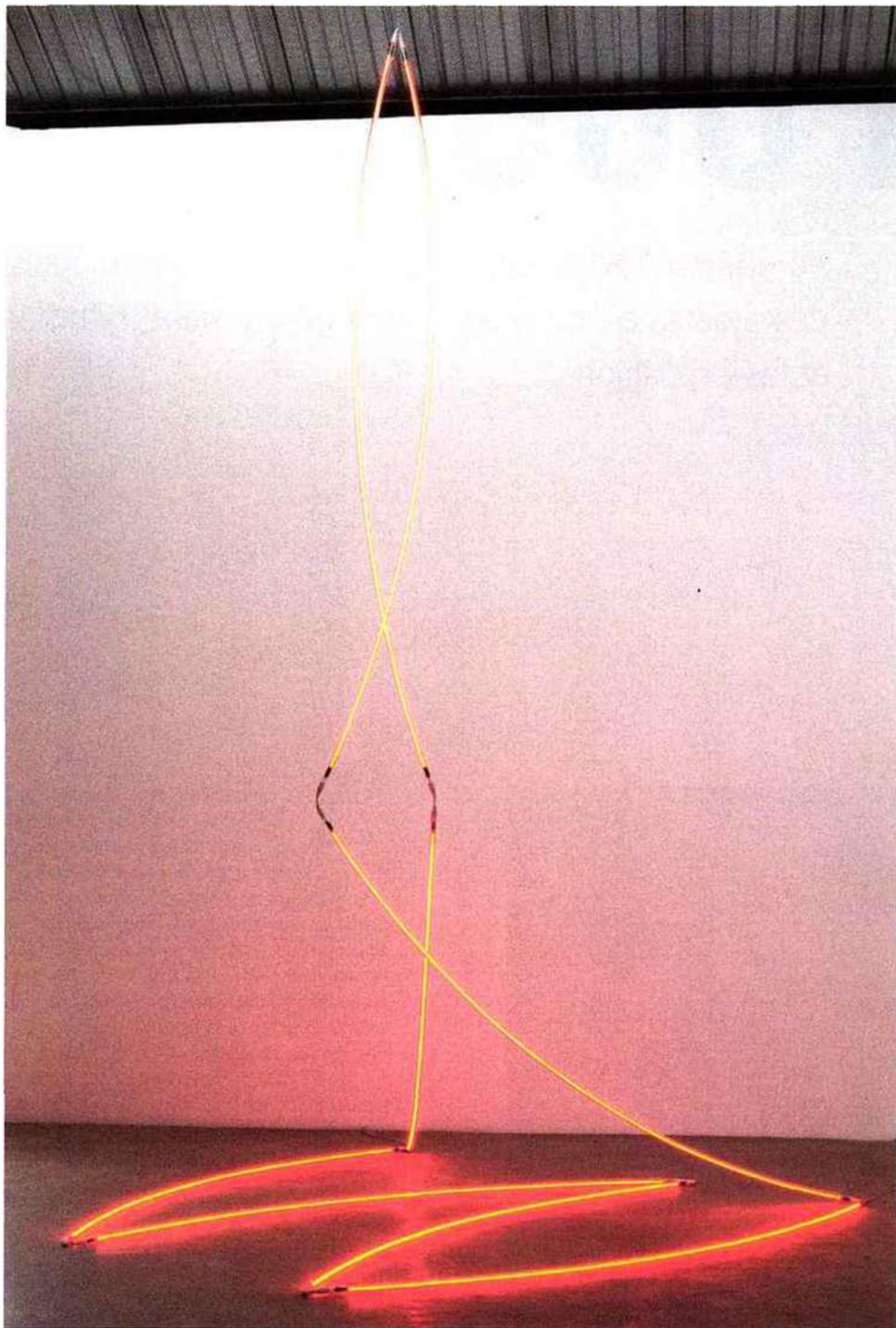
Arman va jouer un rôle clé, tout d'abord en prenant de temps en temps le jeune artiste comme assistant, lui permettant ainsi de manger à sa faim, mais surtout en lui offrant la possibilité de partir aux États-Unis. « Je savais qu'Yves Klein avait exposé à Los Angeles chez Dwan Gallery,

que Martial Raysse exposait chez Alexandre Iolas et qu'Arman montrait son travail chez Sidney Janis. Je rêvais de partir pour pouvoir m'en sortir. Même si c'était difficile, c'était possible, tandis qu'à Nice... » Un jour, il propose à Arman d'échanger l'un de ses reliefs en carton contre une petite statuette coupée, mais qui est déjà vendue. Le lendemain, celui-ci lui offre un tableau en sous-entendant qu'il peut le vendre pour financer son départ. Déjà tenaillé par la fibre collectionneuse, le jeune homme hésite à s'en dessaisir, mais finit par succomber à la tentation de l'aventure américaine : « Le tableau d'Arman appartient maintenant à Marcel Lefranc. C'est la seule œuvre que j'ai été obligé de vendre et que je n'aie pas encore pu racheter. » Car lorsque notre homme consent à se dessaisir d'une pièce, c'est seulement pour enrichir sa collection : « Lorsque je me suis séparé de ma première femme, j'ai dû vendre un Judd et un grand feu de Morris de 1969. Je n'ai eu qu'une obsession, celle de les racheter, et c'est ce que j'ai fait. » Arrivé en 1966 à New York, il squatte de temps à autre l'atelier d'Arman et se lie peu à peu d'amitié avec les meilleurs artistes de l'époque. « Au départ, puisqu'on ne vendait pas beaucoup, on faisait quelquefois des échanges entre nous... À l'exception d'un *Wall Drawing* que lui offre Sol LeWitt, en réalité le premier qui sera réalisé en dehors d'un musée ou d'une galerie. « Et puis, heureusement pour moi, j'ai commencé à vendre assez bien mes œuvres et j'ai alors pu acheter des œuvres importantes de Dan Flavin ou Donald Judd pour des montants qui étaient très raisonnables. » Les pièces s'empilent dans le loft de l'artiste, provoquant à l'occasion l'incompréhension de certains, comme ce milliardaire américain qui, après s'être retrouvé avec les robinets du lavabo dans les mains, lui lance : « Tu ne peux pas arranger un peu ta maison avant d'avoir des trucs comme ça ? » Les acquisitions se poursuivent, mais sans qu'il ait conscience qu'une collection se forme : « J'ai compris que j'en avais une le jour où la fondation Gottfried Honegger, à Mouans-Sartoux, m'a invité à la montrer. J'ai réalisé que j'avais treize Sol LeWitt, quatre sculptures de Judd, huit ou dix Arman, idem pour César... »

### UNE CHAPELLE STELLA

L'achat du domaine du Muy, en 1989, est une étape décisive. « Au début, je cherchais un lieu en Provence pour entreposer mes sculptures. Le galeriste Enrico Navara lui conseille de regarder du côté du Muy, lui expliquant que c'est à quarante-cinq minutes de l'aéroport de Nice, quarante-cinq de celui de Toulon, autant de Saint-Tropez, et pas trop loin d'Aix... De plus, il y a de la place, alors que dans les Alpes-Maritimes, tout est bétonné, et les gens sont les uns sur les autres. » L'artiste charge son frère, tout

juste à la retraite, de prospecter et d'effectuer une sélection. La première visite sera la bonne : un moulin construit en 1737, « une belle bâtisse mais pas ce que je voulais », explique l'artiste, jusqu'à ce que son frère lui fasse découvrir une ancienne usine de 1 800 mètres carrés, où étaient fabriqués des aiguillages de chemin de fer, et que le propriétaire souhaitait absolument vendre d'un bloc avec la maison. Quelques années auparavant, Donald Judd lui avait montré des photos de son ranch de Marfa, au Texas, qu'il ne visiterait qu'après son décès : « Lorsque j'ai vu ce qu'il avait réalisé, je me suis dit qu'il fallait faire les choses bien. J'ai acheté des terrains adjacents, dont un de l'autre côté de la rivière, pour agrandir le parc de sculptures. Judd voulait faire les choses en grand, et il se plaignait des marchands et des musées qui n'avaient pas les espaces suffisants pour montrer ses œuvres. Je pensais la même chose. » En 2003, une galerie de 700 mètres carrés réalisée par le cabinet Llamata + Berthier a été construite en face de l'ancienne manufacture, elle-même déjà transformée en espace d'exposition. Une barre de Venet est appuyée contre ce nouveau bâtiment. En 2008, le plasticien a signé la passerelle de franchissement de la rivière, un long ouvrage couvert de section carrée, percé d'orifices distillant la lumière. Détruite par la crue de 2010, elle a été reconstruite, en plus grand... Depuis le mois dernier, un autre monument s'élève sur le site, la chapelle Frank Stella : « Il ne faut plus que j'aille chez lui, il me coûte trop cher (sourire). On mange un morceau de fromage puis on passe à l'atelier et là, impossible de résister. J'ai acheté il y a deux ans six œuvres monumentales exceptionnelles... Et puis je me suis dit qu'il serait formidable de faire une chapelle. Je savais que l'idée l'intéressait car il avait déjà vu la chapelle d'Anthony Caro et lors d'un séjour au Muy, il avait visité celle que j'avais réalisée dans mon village natal. Frank a envoyé les plans. Les six murs de douze tonnes sont maintenus quasiment en lévitation par des tubes, le toit de 15 mètres de diamètre en carbone formant une œuvre de Stella à part entière. Un effort financier énorme, mais qui en valait la peine... » La politique d'exposition de la fondation n'est pas arrêtée : « Pour le futur, l'idée n'est pas d'exposer uniquement des artistes de ma génération. Il faut que ce soit vivant, de la création véritable, même si c'est figuratif... » Car Bernar Venet n'est pas un dogmatique. Lorsqu'il enseignait à la Sorbonne, il prenait soin de faire intervenir des personnes prenant le contre-pied de ce qu'il disait. Il aide également de jeunes artistes, notamment à travers des bourses données à la villa d'Arson et aux Beaux-Arts, qui ne se situent absolument pas dans la lignée de son travail. A-t-il un regret ? « Je n'ai pas d'Ad Reinhardt. J'en avais un, mais je l'ai vendu pour acheter un Dan Flavin ; et je n'ai pas trouvé celui de mes rêves, tout noir... Mais en fait, je peux vivre sans. C'est d'ailleurs pour cela que je donne tout à la fondation. » ●



## À VOIR

Fondation Venet,  
365, chemin du Moulin-des-Serres,  
83490 Le Muy. [www.bernarvenet.com](http://www.bernarvenet.com) -  
[www.venetfoundation.org](http://www.venetfoundation.org)  
Visite sur réservation uniquement,  
inscription par mail à [info@venetfoundation.org](mailto:info@venetfoundation.org)

François Morellet, *Lamentable*, 2006,  
huit tubes de néon rouges.

© PHOTO JÉRÔME CAVALIÈRE, MARSEILLE  
ARCHIVES BERNAR VENET NEW YORK